

Steiner, Anne. Révolutionnaire et Dandy. Vigo dit Almereyda

Vittorio Frigerio

Numéro 122, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1101632ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1101632ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Department of French, Dalhousie University

ISSN

0711-8813 (imprimé)

2562-8704 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Frigerio, V. (2022). Compte rendu de [Steiner, Anne. Révolutionnaire et Dandy. Vigo dit Almereyda]. *Dalhousie French Studies*, (122), 133–134.
<https://doi.org/10.7202/1101632ar>

Steiner, Anne. *Révolutionnaire et Dandy. Vigo dit Almereyda*. Paris : L'Échappée, 2020. 301 p.

Certains personnages semblent incarner une époque, dans toutes ses contradictions et ses complexités. Le parcours accidenté de la vie d'Eugène Vigo, plus connu sous le nom de Miguel Almereyda (et qui sera le père du célèbre réalisateur de cinéma Jean Vigo), résume en lui des éléments importants de l'évolution d'une partie de la gauche radicale anarchisante de la Belle Époque.

Originaire de Sète (qu'on écrivait à l'époque Cette), le jeune Vigo, qui monte pour la première fois à Paris à l'âge de douze ans, est représentatif de cette couche agitée de la population prolétaire affamée de connaissances et indignée par les injustices flagrantes d'une société profondément autoritaire, malgré ses apparences démocratiques. Ayant eu une enfance difficile, avec une mère distante, mais un beau-père qui croit en lui et s'efforce de l'aider dans les limites de ses moyens, notamment en lui enseignant l'art de la photographie, le jeune Vigo, pratiquement illettré, s'éduque en dévorant le *Dictionnaire Universel* de Maurice Lachâtre et plus tard en fréquentant l'université populaire. Mais son éducation morale se fera surtout à travers l'expérience de deux séjours, qui le marquent profondément, à la prison de la Petite Roquette avant l'âge de dix-huit ans, dans cet « enfer des gosses » où on l'envoie pour des vols qu'il n'a pas commis. S'il se déclare « anarchiste par tempérament » (59), celui-ci a bien été formé en grande partie par cette expérience traumatisante de l'injustice sociale, qu'il évoquera maintes fois lors des nombreux procès auxquels il sera soumis. Mais Almereyda (pseudonyme qu'il emprunte au héros d'un feuilleton populaire) se fera une réputation surtout dans le milieu de la presse – dans lequel il entre par la porte du *Libertaire* –, où sa plume acérée lui fera bien des ennemis, mais lui procurera aussi l'admiration et l'amitié de personnages importants du mouvement révolutionnaire. D'abord proche des individualistes anarchistes, il figure parmi les représentants de la France lors du congrès d'Amsterdam du mois de juin 1904, qui a marqué la création de l'Association Internationale Antimilitariste. Mais sa confiance dans la capacité de l'individu de transformer efficacement la société se conjugue avec « la foi en l'action des minorités agissantes » (73), qui sera une constante dans ses projets. Cela le porte à se rapprocher progressivement des positions de Gustave Hervé et des socialistes révolutionnaires. En 1905, il figure parmi les signataires de la fameuse « Affiche rouge », qui incite les conscrits à la désobéissance et vaut à ses auteurs des poursuites pour « incitation au meurtre et appel à l'insubordination » (81). L'année suivante il assume le rôle de Secrétaire de rédaction de *La Guerre sociale*, le journal d'Hervé, qui lui semble l'outil le plus propre à l'organisation de cette action collective qu'il estime désormais essentielle pour déclencher la révolution, à travers l'arme maîtresse de l'antimilitarisme. Almereyda, actif sur tous les fronts, se fait remarquer lors de la mobilisation pour Francisco Ferrer, le théoricien de l'éducation laïque et rationnelle, fusillé par le pouvoir espagnol. Il s'active aussi pour tenter de sauver Liabeuf – un cordonnier persécuté par la police, qui tue deux inspecteurs pour se venger – espérant comme tant d'autres que cette affaire serait pour la police ce que l'affaire Dreyfus avait été pour l'armée.

Almereyda sait aussi alterner l'arme de la plume à d'autres moins métaphoriques. Face à la polarisation politique et aux tensions grandissantes qui marquent ces années, ainsi que surtout au militantisme agressif de l'Action Française, il crée Les Jeunes Gardes, sorte de service d'ordre révolutionnaire qui dispute les rues et les bistrotts montmartrois aux groupes des Camelots du roi. Hervé, avec lequel il prône la création d'un parti insurrectionnel pouvant réunir, en dépit de leurs divergences ponctuelles, anarchistes, socialistes et syndicalistes, loue « son rare sens journalistique, [...] sa belle droiture intellectuelle, [...] sa claire intelligence politique, [...] son admirable bravoure physique et morale » (187). Ce n'est pas peu de chose. Mais le parcours d'Almereyda, malade et

souffrant, qui abuse des drogues pour combattre la douleur, doit encore s'infléchir. En 1913, il quitte la *Guerre sociale* pour fonder *Le Bonnet rouge*, hebdomadaire de luxe qui se transforme l'année suivante en quotidien du soir. L'ancien anarchiste, devenu socialiste blanquiste, y soutient la politique radical-socialiste de Caillaux, le ministre des finances – celui-là même dont la femme, excédée par les critiques incessantes du *Figaro* contre son mari, tue le directeur du quotidien de cinq coups de pistolet. Les relations du révolutionnaire deviennent plus choisies. « [É]légance des tenues, fréquentations mondaines, Miguel s'est tout à fait coulé dans le moule du journaliste bourgeois de la Belle Époque, et *Le Bonnet rouge* quotidien n'est rien d'autre qu'un journal "blocard" sans âme ni originalité. Une métamorphose qui déçoit [...] » (209). Le financement du *Bonnet rouge* paraît équivoque. Après le début de la guerre, lorsque l'ancien antimilitariste s'est rendu aux sirènes de l'Union sacrée, il arrive même de l'argent de Malvy, ministre de l'Intérieur, dont les rapports avec Almereyda sont assez étrangement étroits. Daudet et Maurras, ravis de pouvoir trouver des motifs de s'en prendre à leur vieil adversaire, traitent Almereyda d'indigène, d'agent provocateur et d'être un espion à la solde de l'Allemagne. Désormais devenu « un dandy tragique miné par la maladie » (236), celui-ci est incarcéré à Fresnes, accusé d'espionnage. Il y meurt le 14 août 1917, dans des circonstances encore et toujours douteuses. Meurtre ? Suicide ? Conséquence de son état de santé qui n'avait cessé de s'empirer ? Les hypothèses sont nombreuses, mais la réponse définitive demeure fuyante.

Francis Jourdain, un de ses vieux compagnons, a défini Almereyda « une attachante figure que mille légendes tendent à déformer, et dont le vrai portrait reste à faire » (271). Grâce à ce volume, basé sur des recherches extrêmement approfondies dans nombre d'archives et de bibliothèques, et nourri de la consultation de documents jusqu'ici inconnus des historiens, mis à la disposition de l'autrice par l'arrière-petit-fils d'Almereyda, nous avons maintenant un portrait complexe, multidimensionnel et très évocateur d'un personnage clef du monde politique et journalistique de la Belle Époque. Anne Steiner signe ici une belle biographie, infuse de sympathie pour son sujet, captivant et original, mais qui sait demeurer strictement objective – une peinture toute en ombres et en lumières, qui restitue, dans une belle langue, de lecture très agréable, un parcours de vie unique et le milieu qui a été le sien.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

White, Sophie. *Voices of the Enslaved: Love, Labor, and Longing in French Louisiana*. Chapel Hill: University of North Carolina Press and Williamsburg: Omohundro Institute of Early American History and Culture, 2019. 286 p.

Sophie White is richly deserving of the seven awards (2020 Frederick Douglass Book Prize, Gilder Lehrman Center for the Study of Slavery, Resistance, and Abolition; 2020 James A. Rawley Prize, American Historical Association; 2020 Mary Alice and Philip Boucher Book Prize, French Colonial Historical Society; 2019 Kemper and Leila Williams Prize in Louisiana History, The Historic New Orleans Collection and the Louisiana Historical Association; Co-Winner of the 2020 Rosalyn Terborg-Penn Prize, Association for the Study of the Worldwide African Diaspora; Co-Winner of the 2020 Summerlee Book Prize, Center for History and Culture of Southeast Texas and the Upper Gulf Coast at Lamar University; and, Honorable Mention, 2020 Merle Curti Social History Award, Organization of American Historians) and two recognitions (Shortlisted, 2020 Kenshur Prize, Center for Eighteenth-Century Studies and Finalist, 2020 Sterling Stuckey Book Prize, Association for the Study of the Worldwide African Diaspora) she has received for *Voices of the Enslaved: Love, Labor, and Longing in French Louisiana*. Her detailed analysis of the legal testimony of approximately 150 enslaved women and men in